

SOUVENIRS D'UN MAÇON DE LA CREUSE, PAR "LE SOLITAIRE"

Article extrait de la revue *Recherches contemporaines*, n° 3, 1995-1996

Introduction et notes d'Alain FAURE

Il y a dans le livre d'Alain Corbin sur le Limousin – le premier Corbin – une référence mystérieuse et excitante, les souvenirs d'un maçon, appelé le Solitaire, publiés à la fin du 19^e siècle dans une feuille limougeaude¹. Une recherche en cours sur les migrations nous a donné l'idée d'aller voir ce texte, et sa lecture l'envie de le publier. En voici le texte intégral, paru en feuilleton dans le journal *La Croix de Limoges* entre le 5 janvier et le 16 février 1896, à peine quelques mois, remarquons-le, après la sortie en livre, à Bourgageuf, des mémoires de Martin Nadaud. S'il ne possède pas l'étendue des *Mémoires de Léonard*², ce texte constitue un témoignage de valeur sur les migrations de travailleurs creusois au 19^e siècle.

Nous devons laisser aux spécialistes des choses marchaises et limousines le soin de découvrir qui était le Solitaire – pourquoi le *Solitaire* d'ailleurs ? un sobriquet de chantier ? –, si, comme il est vraisemblable, il avait lu Nadaud et si *La Croix de Limoges*, en le publiant, n'avait pas voulu donner une sorte de réplique bien pensante aux souvenirs de l'ancien proscrit républicain. Il n'y aurait là rien d'étonnant, puisque cet hebdomadaire de combat, fondé depuis peu, visait à la reconquête d'un peuple gagné à l'incroyance par les mauvais

1. Alain Corbin, *Archaismes et modernité en Limousin au XIX^e siècle*, Paris, Marcel Rivière, 1975 t. 1, p. 209.

2. Voir les deux rééditions récentes de ces mémoires, l'une parue chez François Maspero, avec une préface de Jean-Pierre Rioux en 1976, et l'autre chez Hachette la même année, avec une préface et des notes par Maurice Agulhon. On peut préférer à ces versions modernes une des deux rééditions antérieures, celle parue à la librairie Delagrave, en 1913, avec une préface et des notes par H. Germouty, inspecteur de l'enseignement primaire : cette édition, quoique incomplète, présente les souvenirs de Nadaud pour ce qu'ils sont d'abord, un livre de bonnes lectures républicaines et sociales.

bergers et les lectures impies¹. Mais surtout, dans ce texte, quelle est la part de l'authentique et la part du réécrit ? Le "voisin charitable" auquel il est fait allusion dès les premières lignes s'était-il vraiment contenté de corriger l'orthographe ? Certains passages sur l'émigration et ses méfaits ou encore sur la foi des temps anciens font penser à un collage. Mais l'autobiographe n'a-t-il pas toujours quelque chose à démontrer, des valeurs à vendre, qui l'amène avec bonne, ou mauvaise, conscience à voiler ou à violer la vérité des événements et des sentiments de son passé ? Alors, que cette besogne soit faite par le sujet lui-même ou par un journaliste ami, quelle différence ? Je est un éternel plaideur.

Prêtons cependant une oreille attentive aux propos de notre maçon. Ce qu'il dit des pratiques religieuses du temps de sa jeunesse n'a pas à être révoqué en doute, d'abord parce que, précisément, il parle de sa jeunesse, antérieure dans le temps au recul spectaculaire de la foi en pays limousin, et qu'ensuite il semble issu lui-même d'un milieu local particulièrement résistant aux progrès de l'indifférence religieuse. Il ne nous dit pas le nom de son village, se contentant de nous apprendre que lors de sa première campagne comme maçon, il fit étape à Mérinchal, "à quinze kilomètres de chez nous", ce qui le fait naître soit dans le canton de Crocq, soit dans celui d'Auzances – le coin des maçons sérieux, dira-t-il plus loin. Or cette région de Creuse, entre Montagne et Auvergne, fut celle où les pratiques religieuses reculèrent le moins : selon Louis Pérouas, huit paroissiennes sur dix y faisaient encore leurs Pâques vers 1900². Ces cantons à la foi bien accrochée étaient pourtant des cantons migrants, des pays de maçons : l'équation souvent admise, à l'époque voire aujourd'hui, entre déchristianisation et migrations saisonnières reçoit là un net démenti³. Pérouas expliquait cette singularité par le fait que les migrants de cette région, traditionnellement, se déplaçaient plutôt en direction des campagnes⁴. A se tenir loin des villes, on resterait près de Dieu. Pour notre pieux Solitaire, qui fut autant un maçon des villes qu'un maçon des campagnes, l'explication ne tient pas. Il n'en reste pas moins vrai qu'en ville des maçons croyants et pratiquants, cela se voyait peu, en

1. *La Croix de Limoges* datait de 1893. Il existe sur cet organe catholique une thèse que nous n'avons pas consultée, mais qui semble des plus complètes. Il s'agit du travail de Jean-Luc Morin, *Les publications régionales de la Bonne Presse. Le cas du Limousin (1888-1944)*. "La Croix de Limoges", thèse de l'Université de Paris II (dir. Albert), 1991, 4 vol. Un exemplaire est déposé à la Bibliothèque Cujas. Le mémoire de DEA du même auteur est déposé à l'Institut français de presse, 92 rue d'Assas.

2. L. Pérouas, *Refus d'une religion, religion d'un refus en Limousin rural. 1880-1940*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1985, p. 75-76. Un virulent censeur des mœurs creusoises, Henry Clément, enquêtant en 1909 dans une commune du canton de Crocq, Saint-Oradoux, notait que l'esprit religieux y était "plutôt bon". H. Clément, "La désertion des campagnes en pays limousin", in *La Réforme sociale*, 1909, t. 2, p. 209.

3. A. Corbin est nuancé sur cette question et estime qu'on ne saurait voir dans les migrations temporaires le facteur décisif du déclin des pratiques religieuses. A. Corbin, *Archaisme et modernité...*, *op. cit.*, t. 1, p. 652-653.

4. L. Pérouas, *Ibidem.*

tout cas à Paris¹. Mais la foi, où diable ces mécréants avaient-ils pu la perdre ? Dans la Babylone moderne ou tout simplement au village ? L'émigration, ses causes, mais surtout ses effets sur le migrant, si diverses, si complexes, n'est-ce pas cela la grande question posée par ce témoignage, sa vraie richesse ?

Considérons d'abord le discours que le Solitaire, au soir de sa vie, tient sur l'émigration. Bien sûr il écrit ce que les lecteurs de *La Croix de Limoges* attendent de lire ou bien ce que la feuille voulait leur faire croire : l'émigration est un mal, les villes qui fascinent tant les cadets sont le tombeau de la moralité et des saines coutumes ; que le travailleur reste donc à la campagne, s'il le peut, et, en tout cas, qu'il évite Paris. Mais, ajoute-t-il, comment faire autrement que partir quand la terre est si ingrate et l'industrie locale si débile ? En cette fin de siècle, le discours clérical et conservateur sur l'émigration creusoise – et "l'exode rural" en général – voulait bien admettre que les migrants étaient avant tout des victimes, et non pas des jouisseurs, mais en concluait qu'il fallait réformer l'agriculture et protéger la paysannerie². Chez le Solitaire, pas un mot là-dessus. Mais surtout notre maçon, lorsqu'il évoque les effets moraux de l'émigration, reste à cent lieux de la virulence qui était celle alors des contempteurs bourgeois du déracinement des ruraux. Écoutons cette envolée d'Emile Cheysson, où, en 1908, l'influent économiste évoquait, en bon descendant de Le Play, le sort pitoyable des Aveyronnais³:

"J'ai reçu les confidences d'un médecin-major très distingué, s'occupant beaucoup de ces questions, qui a habité Rodez, et il donnait sur le Rouergue des renseignements lamentables. Il disait qu'autrefois les hommes étaient de granit dans ce pays-là, très robustes, et que l'émigration les amenant à Paris les a singulièrement amoindris. Ils venaient ici, ils s'affaiblissaient, malades, ne pouvaient plus continuer leur métier. Par conséquent, ils retournaient au pays natal se refaire ; ils revenaient encore une fois à la ville, et, cette fois, c'était définitif : ils revenaient mourir au pays natal, rapportant leurs maladies, leurs tares et souvent leurs contagions, de sorte que mon interlocuteur a vu, au cours d'une longue carrière se fondre cette robustesse du pays natal. Et il donnait des renseignements tout à fait affligeants sur la dégénérescence physique qu'il attribue à l'émigration et à sa mauvaise influence. Par conséquent, l'émigration non seulement diminue la population, mais surtout elle diminue sa qualité

1. Nous n'avons jamais rencontré d'allusion à d'éventuelles pratiques religieuses chez les maçons parisiens, mais il est vrai que nous ne les avons jamais cherchées. Notons qu'Annie Moulin (voir *infra*) n'en souffle mot et qu'aussi le fameux Cercle d'ouvriers maçons et tailleurs de pierre fondé par l'Église en 1867 pour encadrer les migrants ne réussit jamais à attirer un grand nombre de maçons – quelques centaines au plus – en dépit des services offerts, cours professionnels ou bonnes places chez des patrons adhérents à l'œuvre. Voir Pérouas, *op. cit.*, p. 138-142, ainsi que la brochure, publiée à l'occasion de l'Exposition de 1900, intitulée *Cercle des maçons et tailleurs de pierre*, Paris, J. Mersch, 1900, 32 p.

2. Au sein de l'abondante production de l'époque sur ces sujets, voir Emile Vandervelde, *L'exode rural et le retour aux champs*, Paris, Alcan, 1903, 304 p.

3. Paroles prononcées à une réunion de la Société d'économie sociale, le 21 mai 1908, à la suite d'une communication d'Henry Clément, "La dépopulation dans la Creuse", in *La Réforme sociale*, 1908, t. 2, p. 277-278.

morale et sa vigueur, et par là même ses facultés au point de vue de la défense nationale et de la culture des sources d'énergie et de vaillance qui font les pays forts".

Le Solitaire s'est bien gardé de nous servir ce prêche de la ville, tombeau de la "race" française. Ne dit-il pas – ce sont même ses derniers mots – qu'après tant d'années passées à Paris, il se porte encore comme un charme ! Comment d'ailleurs pourrait-il condamner l'émigration alors qu'il lui doit de passer une vieillesse manifestement heureuse, et qui plus est, nous apprend-il *in fine*, loin de la Creuse, cet ingrat ! Et quelle drôle de façon de mettre les jeunes en garde contre les périls de l'émigration en leur faisant le récit complaisant de ses années de trimard ! Le Solitaire ne cache rien de ses souffrances passées et de la dureté du travail, mais il sait prendre aussi la plume inspirée du voyageur pour raconter ce qu'il a vu d'étonnant dans la vaste France, les personnages qu'il a croisés, les saveurs qu'il a découvertes, les coutumes qui l'ont choqué ou ravi... Il a finalement plus vu qu'un Ménétra, obsédé par les jupons, ou même qu'un Perdiguier, empêtré dans ses rubans de compagnon¹. Comment ne pas penser qu'il en fut modifié et bonifié ? Voyez la façon dont il parle parfois des mœurs creuses. Le récit qu'il nous fait d'une noce traditionnelle est écrit sur le mode nostalgique, certes, encore que l'on puisse penser qu'à l'époque où il écrivait, bien des noces marchaises se déroulaient de même². Mais en même temps ne le voit-on pas se moquer rétrospectivement de l'archaïque habit des dimanches dont s'affublaient les paysans de sa jeunesse³ ? C'est là d'un homme qui, très tôt, a vécu en ville. Même si tout est loin de lui plaire dans le présent, il sait bien qu'un monde rural ancien est mort ou sur le point de l'être. La châtaigne ne fait pas le bonheur.

Ce citadin d'habitude a cependant gardé la foi et une mentalité d'homme d'ordre. 1848, passé à Paris, l'a révolté et pour lui, la république est la mère de tous les vices. Cette constance du Solitaire est à verser au dossier du débat sur l'insertion des Limousins en ville au siècle dernier. Car il y a débat. Alors que dans sa thèse, Alain Corbin avait plutôt mis l'accent sur la pénétration des valeurs urbaines chez ces "ouvriers-paysans", il parle surtout, quelques années plus tard, de "paysans" peu intégrés dans la ville et cultivant leur particularismes⁴. Ces hommes, même sédentarisés, même mariés, seraient restés

1. Allusion à Jacques-Louis Ménétra, *Journal de ma vie*, présenté par Daniel Roche, Paris, Montalba, 1982, 431 p. et à Agricol Perdiguier, *Mémoires d'un compagnon*, introduction d'Alain Faure, Paris, François Maspero, 1977, 419 p.

2. Voir plus loin notre commentaire sur ce passage.

3. Henry Clément ne plaisantait pas sur ce point, qui voyait dans l'achat d'habits confectionnés en ville une des manifestations de ces "besoins factices de luxe et de bien-être qui ne sont compatibles avec la vie rurale" et entraînent bientôt le meilleur de la jeunesse dans le gouffre de la migration urbaine. H. Clément, "La désertion des campagnes...", *art. cit.*, p. 218.

4. Voir A. Corbin, *Archaisme et modernité ...*, *op. cit.*, t. 1 p. 222, et "Les paysans de Paris...", in *Ethnologie française*, avril-juin 1980, p. 171.

accrochés aux mêmes quartiers et auraient continué à traverser la ville sans rien voir ni rien entendre, la tête ailleurs, fidèles jusqu'à la fin à leurs racines perdues. Mais comment concilier cette vision avec celle d'une Annie Moulin qui dans son travail sur les maçons de la Haute-Marche au 18^e siècle consacra de belles pages

à la vie et à l'insertion des migrants dans le Paris pré-révolutionnaire. "La plupart des Marchois, écrit-elle¹, par leur manière de vivre leur séjour dans la capitale, ne forment pas un groupe d'isolés reconstituant leurs habitudes villageoises à Paris. Ils vont à la rencontre des Parisiens, participant pleinement à toutes les manifestations de la sociabilité populaire". On ne saurait mieux dire : le migrant gardait peut-être le cœur au pays, mais il avait bien Paris dans la tête. Dira-t'on que le 19^e siècle vit un repliement sur soi de la "colonie" marchoise à Paris ? Qui pourrait croire cela ? Quelqu'un ici se trompe².

Pour notre part, nous nous situons résolument du côté des tenants du "creuset" parisien, ou, plus généralement, urbain. Nul ne pouvait vivre la ville impunément. Mais la leçon que nous donne le Solitaire, c'est de nous rappeler la grande diversité des situations et des individus : dans le même homme pouvaient coexister passé et avenir, archaïsme et modernité, fidélité et rupture.

Mais passons enfin la parole au Solitaire³.

1. Les souvenirs d'un maçon de la Creuse ! cela paraîtra singulier à plusieurs. Mais pourquoi pas ? Tout le monde n'écrit-il pas ses mémoires, par le temps qui court ? Pourquoi ne raconterais-je pas ma pauvre vie, qui n'a été faite ni de bonheur ni de bien-être, aux ouvriers qui lisent la Croix ? Car c'est à la Croix de Limoges que je dédie ces pages ; c'est au vaillant petit journal qui s'intéresse si vivement à l'émigration de mes compatriotes.

1. Annie Moulin, *Les maçons de la Creuse. Les origines du mouvement.*, Institut d'histoire du Massif central, Faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand, 1994, p. 220 (1^{er} éd. en 1986).

2. Dans la réédition de sa thèse en 1994, Annie Moulin écrit : "Pour Alain Corbin, les migrants creusois vivent la ville comme un milieu hostile contre lequel ils se protègent en restant groupés. Ce n'est pas cette image que j'ai eue pour le 18^e siècle. Sont-ils entre temps devenus des exclus ?" (*Ibidem*, p. 333). Tout récemment encore, elle évoquait, pour tenter d'expliquer ce hiatus, la massification de l'émigration et la trop grande importance que les dix-neuviémistes attribuaient aux garnis ("Les maçons creusois de Paris, ou comment l'on devient parisien dans la seconde moitié du 18^e siècle", in *Siècles, Cahiers du centre d'histoire des entreprises et des communautés*, n°1, 1995, p. 9-17). Non, ce n'est pas ici une affaire de période ou de sources, mais bien de vision historique de la ville et de sa puissance assimilatrice.

3. Dans le texte qui suit nos notes sont précédées d'une étoile et figurent en marge, les autres notes sont du Solitaire lui-même. La division en chapitres (chiffres romains) est celle qui figure dans *La Croix de Limoges* ; la numérotation des feuillets (chiffres arabes) a également été conservée.

Hélas ! je n'apporte pas de solution à ce problème, me contentant de raconter ce qui m'est arrivé. Je n'apporte pas non plus un style attrayant : que peut être le style d'un ouvrier dont le bagage littéraire n'est pas plus gros que n'était son bagage de maçon, ainsi que je le dirai bientôt.

Quant à l'orthographe, un voisin charitable y a mis bon ordre.

Mais, du simple récit de mon existence, ceux qui me liront pourront tirer bien des conséquences, et faire d'utiles comparaisons entre le sort des ouvriers d'autrefois et celui des ouvriers de nos jours ; entre les mœurs de l'ancien temps et celle d'aujourd'hui.

I

Je suis né en 1818. Ce n'est pas d'aujourd'hui, hélas ! Nous étions six enfants, deux frères et quatre sœurs. Pour toute fortune, mon père possédait une maison, un jardin et un petit bien pouvant nourrir trois vaches, quatre au plus.

Je fus élevé comme tous les enfants de la campagne, à cette époque. A huit ans, je gardais les vaches, aidait à sarcler les champs, ou à bincher dans le jardin. Les hivers, j'allais à l'école ; mais pendant la belle saison, j'avais bien le temps d'oublier ce que j'y avais appris. En comptant bien, je ne crois pas y avoir été plus de deux ans en tout.

Nous allions au catéchisme les matins, à six heures, c'est-à-dire avant jour et par tous les temps, et cela à trois kilomètres ! Je fis ma première communion à 12 ans, et jusqu'à 15, je restai à la maison, aidant ma mère dans la culture de notre petit bien.

Mais là, il fallut choisir une carrière. Laquelle ? Sans instruction, je ne pouvais que me louer comme domestique, ou apprendre un métier. La question ne fut pas difficile à trancher. Mon père était maçon, il s'en allait "au pays" ; je suivrais mon père, mon frère viendrait plus tard et mes sœurs iraient servantes.

Ah ! l'on parle bien de l'émigration ; on la condamne comme un fléau, et, de ce fait, c'est un malheur pour la famille, pour le pays et pour le pauvre diable qui s'en va si loin, travailler tant qu'il peut, mal vivre,

peu gagner et quelques fois se casser le cou. C'est aussi un danger pour sa moralité. Mais, hélas ! On ne peut pas toujours l'éviter.

Si l'agriculture, aujourd'hui, ne nourrit pas l'habitant de la campagne, c'était bien pire de mon temps. Le sol de la Creuse est pauvre ; la terre y est morcelée. Ce n'est pas comme en Limousin, où l'on rencontre des propriétés considérables, avec de nombreux domaines. Là, le métayer vit dans son exploitation avec sa femme et ses nombreux enfants. Sauf exceptions, il ne gagne pas d'argent, mais il est logé, nourri, chauffé, à moitié vêtu avec la laine de brebis et le chanvre qu'il fait venir.

(*) La micropropriété est bien une réalité creusoise, mais il est douteux que, même à cette époque, les familles paysannes aient été généralement aussi nombreuses que le dit le Solitaire. L'auteur d'une monographie locale consacrée à une commune migrante du canton d'Aubusson a pu constater une limitation du nombre des enfants à un, deux ou trois. Émigration et contrôle des naissances étaient le fruit d'un même faisceau de contraintes et de choix. Voir Jeannine Sabourin, *Les maçons d'une petite commune de la Creuse, La Rochette*, Boussac, Imprimerie P. Huguët, 1983, 31 p., p. 6.

Dans la Creuse, au contraire, chacun a son petit bien, mais souvent insuffisant pour une famille. Comment voulez-vous que vivent sept à huit personnes avec un jardin, une ou deux méchantes terres et autant de prés qui peuvent à peine nourrir deux ou trois vaches ? Et il y en a tant qui ne possèdent pas même cela ! Que vouliez-vous que fit mon père, avec le petit bien dont j'ai parlé et une dizaine de personnes sur ses bras ? car nous avions encore mes grands parents. Nous en aller tous domestiques ! Mais les uns étaient trop jeunes, et les autres faisaient besoin à la maison, et puis il aurait fallu trouver des places. Imaginez-vous tous les jeunes gens de la Creuse partis domestiques ! Où étaient les maîtres pour les occuper, dans un pays où la terre est si morcelée ? Du reste, ne serait-ce pas là une émigration d'un autre genre ? (*)

Ce serait encore une émigration que de s'en aller dans les fabriques d'une grande ville ; mais il n'y a même pas cette ressource dans la Creuse. Pas une ville importante, pas une seule industrie, sauf les tapis d'Aubusson et de Felletin ; mais cela n'occupe pas un grand nombre d'ouvriers, et il faut presque être né dans le métier pour y réussir.

Donc à mon avis, un grand nombre de maçons de la Creuse étaient obligés d'aller "au pays" gagner leur vie et celle de leur famille, comme les ramoneurs de l'Auvergne sont obligés de quitter leur département lorsque les neiges couvrent les montagnes pendant des quatre ou cinq mois entiers ; comme les scieurs de long de la Corrèze sont forcés d'aller

travailler ailleurs, puisque leurs bruycères ne peuvent les faire vivre : s'il faut blâmer ceux qui partent pour trouver dans les villes une vie plus facile, ces "députés" qui nous reviennent l'hiver avec plus de breloques sur le gilet que d'argent dans la poche, plaignons et admirons nos laborieux compatriotes que la nécessité force à exiler neuf mois chaque année !

Je ne terminerai pas ce chapitre sans dire que si le maçon est forcé d'émigrer par le besoin, il l'est quelquefois par sa femme. J'en ai connu un qui avait fait son paquet pour partir. Sa femme lui avait fait cuire des oeufs ; mais quand il les eut mangés et voulut se mettre en route, il faisait un temps si affreux qu'il dit : "Vraiment, il fait trop mauvais, j'attendrai à demain". "Fainéant tu as mangé mes oeufs, et tu ne partiras pas !" et, saisissant son paquet, elle le lui jette devant la porte. Elle ne péchait pas par le coeur, celle-ci, et elle n'était pas la seule. Autrefois il y avait un proverbe qui disait : le maçon, en venant, peut faire passer sa bourse sous la porte et s'en retourner.

Vrai, on ne s'en allait pas par plaisir dans ce temps-là, si aujourd'hui on se jette avec empressement dans les grandes villes.

(*) C'était en général l'âge du premier départ, que ce soit au 18^e siècle (A. Moulin, *Les maçons de la Creuse ...*, op. cit., p. 110) ou au 19^e (J. Sabourin, op. cit., p. 14)

(**) Le goujat désigne le servent du compagnon limousin, qu'il soit futur compagnon lui-même ou manoeuvre à vie. Rétribué par le compagnon, embauché par lui - à Paris, place de l'Hotel-de-Ville, à la Grève -, sa tache consiste à préparer le ciment - la "marchandise" - qu'il transporte à l'aide d'une auge en bois fixée sur ses épaules - l'oiseau. A Paris, où le terme de garçon finira par s'imposer, on l'appelait aussi "la joie", ou encore, comme dans d'autres régions, le "mousse". Voir A. Moulin, *Les maçons de la*

./..

II

A quinze ans, il fallut donc partir(*). C'est bien jeune, tout de même, pour faire le rude métier de goujat(**), le corps n'est pas formé, ni le tempérament non plus.

C'était au mois de mars 1833, je m'en souviens comme d'hier. J'embrassai ma mère, mon frère et mes soeurs, je pris mon petit paquet sur l'épaule, mes gros souliers, un bâton et je me mis en route avec mon père, le coeur bien gros, mais l'esprit distrait par la pensée de Saint-Etienne que j'allais voir et de la vie que j'allais y mener. Je me retournai deux ou trois fois pour revoir notre maison et notre clocher, mais bientôt les montagnes déroberent l'un et l'autre à mes yeux et il fallut n'y plus penser.

Creuse ..., op. cit., p. 155 ; Fernand Borie, *L'ouvrier maçon*, Paris, Doin, 1924, p. 72 et suiv. ; Francis Bussière, "L'émigration des maçons creusois", in F. Bussières et Jehan Pacifique, *La Gerbe creusoise*, 1934, p. 164.

Nous marchions d'un bon pas, mais mon père dut ralentir le sien au bout de quelques heures ; j'avais peine à le suivre.

La première étape fut à Mérinchal, à quinze kilomètres de chez nous. Il était temps d'arriver, je n'en pouvais plus. Nous entrâmes dans une auberge et nous nous mîmes à table. Je mangeai un oeuf à la coque et mon père deux. – Mange, petit, bois, me disait mon père. – Je suis trop fatigué. – Tu te plains : mais si tes jambes sont dans l'enfer, ton ventre est en paradis. – Le paradis du ventre, c'était de manger la "miche" ; c'était si bon qu'il n'y avait besoin de rien

avec. Nous bûmes une chopine, et quand nous fûmes un peu reposés, nous nous remîmes en marche.

La seconde étape fut à Pontgibaut, dans l'Auvergne. Il y avait beaucoup de neige dans ce que nous appelons "les goules", et il faisait bien froid.

Les femmes accouraient à notre rencontre sur la route : "Venez chez nous, vous serez bien ; il y a une oie dans la casserole." En effet, on eût été bien, on eût mangé de l'oie et bu du vin, du bon vin d'Auvergne, et pas cher ; mais il fallait de l'argent, et nous en avions guère, hélas ! Quand on songe que, du milieu de la Creuse à Saint-Étienne, on dépensait 12 fr., à deux, on voit qu'il ne fallait pas s'écarter. Nous soupâmes et nous bûmes pourtant une chopine, parce qu'on n'aurait pas été reçus dans une auberge sans prendre du vin, puis nous allâmes nous coucher.

2. Le lendemain nous couchions à Clermont. Le surlendemain à Montbrison, et le soir du quatrième jour nous étions à Saint-Etienne. Il était temps d'arriver, j'étais brisé de fatigue. Mon père me conduisit au "garni" où il logeait depuis vingt ans : je quittais mes gros souliers pour ne plus les reprendre qu'au retour ; on soupa et on alla se coucher dans un mauvais lit tout plein de punaises. Il n'y avait pas ces bêtes chez nous, je ne pus dormir et j'eus tout le temps de penser. Hélas ! où était la Creuse, ma mère, mes soeurs ? Je pleurai tout à mon aise jusqu'à ce que la fatigue prenant le dessus, je commençais à m'assoupir, lorsque éveillé en sursaut j'entendis mon père qui m'appelait : "Allons, petit, il est cinq heures, il faut partir pour le chantier".

Naturellement, je fus goujat, c'est-à-dire que je portais le mortier au maçon sur un "oiseau". Tout le monde sait ce que c'est qu'un oiseau, mais tout le monde ne sait pas le porter. J'en fis vite l'expérience à mes dépens. Le gâcheur fait le mortier et en remplit cet instrument que le goujat charge sur ces épaules. Mais pour monter l'échelle, sans compter que ça pèse, il ne faut pas le mettre trop en arrière, le mortier tomberait, ni trop en avant, il vous passerait par-dessus la tête. Si vous ne le tenez pas bien ses deux bras vous écorchent les oreilles. Alors on pleure, les maçons jurent ; s'ils ne sont pas trop méchants ils se moquent de vous : "l'oiseau n'est pas cassé ? Alors il n'y a pas de mal." S'ils sont méchants, et ça ne manque pas, ils vous envoient une calotte, ou dans les jambes un coup de pied qu'ils appellent "du jus de sabot". J'ai pleuré souvent et ai été battu plus d'une fois ; mais je n'en ai pas gardé rancune : c'était le métier.

Pour faire ce métier savez-vous comment j'étais nourri ? De la soupe trois fois par jour, et je buvais de l'eau . Pendant les trois ans que j'allais à Saint-Étienne, je ne me souviens pas d'y avoir goutté de vin, si ce n'est peut-être une fois le jour de la Toussaint. Le café, la goutte, la cigarette, inconnus ; je ne savais pas ce que c'était. L'écuelle où l'on mangeait s'appelait le "bichon". Le bichon n'était jamais lavé, car aussitôt la soupe mangée, chacun y coupait du pain pour tremper la soupe du repas suivant.

Et combien gagnais-je ? Vingt-six sous par jour ; j'en dépensais dix ; six sous de soupe et quatre sous de logement. Restaient seize sous à mettre de côté chaque soir, de sorte que, à la fin de la campagne je rapportais 150 francs ou plutôt je ne rapportais rien, car c'était mon père qui touchait ma paye. Cependant, en revenant, il me donna dix francs pour passer mon hiver. Je pense que tu auras de quoi t'amuser, me dit-il. Et je me rappelle, en effet que le jour des rois j'allais faire la fête avec un de mes camarades. (Il est mort tout jeune, le pauvre garçon). Nous dépensâmes vingt-six sous, chacun treize, et la maîtresse d'hôtel, madame Neuville, disait : " Ces jeunes gens ont rapporté de l'argent, ça se voit ; mais il faut ménager ces pièces de cent sous mes enfants." Hélas ! Il y en avait deux !

III

Je fus trois ans goujat. Ça avait été assez long pour souffrir, ça ne l'était pas trop pour passer maçon ; mais mon père était très bon ouvrier, je devais travailler sous ses yeux : en sa considération, je fus admis à maçonner.

(*) Le lien entre migration et alphabétisation – et donc pratique du français par le biais de la scolarisation – a été prouvé par Daniel Dayen dans son ouvrage, *L'enseignement primaire dans la Creuse. 1833-1914* (Clermont-Ferrand, Institut d'histoire du Massif central, 1984, 230 p.) : les régions les plus attardées sous ce critère furent toujours les moins migrantes. Il est sûr que la migration ouvre au monde et que les réseaux tendus entre le village et les garnis de Paris ou de Lyon ne dispensaient point du tout le migrant de devoir parler et d'écrire en français. Ainsi, la correspondance avec la famille restée au pays se faisait toujours en français.

Le métier n'est pas si facile qu'on croit. Beaucoup ne savent travailler qu'entre deux ficelles, et dès qu'il s'agit d'une mosaïque, d'un pont tournant, ou autres ouvrages un peu plus compliqués qu'un mur droit, ils n'y comprennent plus rien. Et puis, il y a la manière de choisir ses pierres, celle de les poser et d'employer le mortier, etc. De sorte qu'il y a maçon et maçon, comme il y a fagot et fagot ; cela se comprend.

Les maçons de la Creuse sont intelligents, adroits, polis, savent parler français, ils ont beaucoup de goût, et sont connus comme tels, surtout à Paris (*).

Il y a le maçon proprement dit, le cimentier et le tailleur de pierres. Quelques-uns sont plâtriers, d'autres peintres : c'est par régions. Felletin fournissait surtout des peintres.

Le métier est fort pénible. Il faut être toute la journée debout sur un échafaudage, et par tous les temps, sous le soleil, comme sous la pluie ; monter les pierres à l'échelle, en se les faisant passer de la main à la main ; les pierres de taille, les monter sur son dos, quelquefois à des hauteurs impossibles. Il arrive souvent des accidents, et j'en raconterai quelques-uns.

De mon temps, les Creusois étaient généralement religieux et honnêtes ; 80 % se conduisaient très bien, étaient rangés, économes et rapportaient de l'argent .

J'ai dit que je n'avais pour ainsi dire pas été à l'école, mais je lisais un peu à temps perdu. Je m'exerçai à l'orthographe et au calcul ; aussi grâce à ma bonne conduite et à une toute petite instruction, j'en arrivais à la fin de ma carrière, à être chef d'atelier ou maître compagnon, comme on dit. Je gagnais 200 francs par mois et je me suis ramassé quelque chose. J'avais la confiance de mes patrons et j'ai travaillé 25 ans pour le même. Il

savait que j'étais toujours arrivé à l'heure au chantier, que j'étais soigneux des outils et que je ne perdais pas mon temps. Il m'envoyait dans les villes de province en disant : Celui-là ne fera pas la noce le lundi et ne débauchera pas mes ouvriers. Rien ne me dérangeait de mon travail, et dans quarante ans, je n'ai pas perdu un seul jour pour faire la noce. J'étais souvent invité à prendre un verre, mais je n'acceptais presque jamais, à moins que ce ne fut avec un camarade sérieux, car quand on a accepté un verre il faut en payer un autre, l'argent passe, le temps aussi, et l'on en prend l'habitude. Je ne dis pas cela pour me vanter, mais pour faire voir que dans les plus tristes conditions on peut, avec de l'économie, ramasser de l'argent, et, malgré les occasions, rester honnête et rangé avec un peu de caractère. D'ailleurs, je pensais à ma femme et à mes enfants, là-bas au fond de la Creuse et je me disais qu'un homme qui mange ce qu'il gagne pendant que sa famille manque de tout, a moins de cœur qu'une bête ; que c'est un égoïste, un gourmand, un être méprisable.

Chose singulière, pour la conduite, les Creusois se distinguaient par cantons. Par exemple, ceux d'Auzances étaient d'une fidélité éprouvée, durs au travail, pas difficiles à nourrir du tout. Ceux de Crocq, plus durs encore, travaillaient des 9 heures entières sans manger et me disaient, à Paris : "avec de si bon pain il n'y a pas besoin de viande". Mais les ouvriers de tel autre canton, aimaient à bien vivre et à peu travailler, fréquentaient les bals et faisaient des dettes partout. Ceux de X... passaient pour avoir bonne langue, aimer la bonne chère, jouaient des tours au logeur, partaient sans payer et revenaient sans le sou, heureux encore quand ils n'avaient pas emprunté l'argent de leur route. Les hommes sont tous les mêmes, et dans la classe ouvrière, comme dans les autres, il y a toujours et il y aura toujours des gens rangés et d'autres qui ne le sont pas ; mais ce qui m'a frappé, c'est que, pour les maçons, c'était par contrées, sans quoi je n'en parlerais pas. Du reste, cela s'explique aisément : ceux du même pays se fréquentaient de préférence et se communiquaient leurs bonnes ou mauvaises idées.

(*) Ce personnage de Mourachon se retrouve dans d'autres récits, comme dans celui d'Eugène Duteyrat (in *Un maçon creusois raconte...*, Aubusson, 1981, p. 121-123) qui rapporte comment, par un de ces tours – les "nhorlas" – dont il avait
./..

Parmi les maçons peu honnêtes, quelques-uns ont laissé une véritable réputation. Mourachon, par exemple, était facétieux(*). Il faisait le petit entrepreneur, et construisait une grange pour une

le secret, "Mouraçon" roula un logeur-aubergiste de Bourgaueuf. Plus qu'un contre-exemple offert à la jeunesse, nous verrions dans ce maçon haut en couleur la version creusoise du sublime, l'ouvrier gagnant bien mais dépendant tout et mû par la haine des marchands de sommeil, comme son homologue parisien décrit par Denis Poulot. Mouraçon est peut-être aussi le fruit des inimitiés locales : on se brocardait d'un canton ou d'un village à l'autre, et de là à tenter de faire croire que tous les mauvais maçons sortaient de telle ou telle contrée... Ainsi, plus loin dans le texte, la réflexion prêtée à Mouraçon sur le pont plus facile à construire à travers de la rivière qu'en long, n'est pas sans rappeler les anecdotes courant sur le bourg de Jarnages et son conseil municipal naïf et ridicule, qui décida un jour par exemple de punir la taupe qui minait la place du village... en l'enterrant vivante. Sur ces blasons populaires, voir J. Chauvin et J. P. Baldit, *Contes populaires du Limousin : la Haute-Marche*, Revue Limouzi, n° 118, avril 1991, p. 21-22, ainsi que la bande dessinée de Laurent Mignaton, inspirée des travaux de Daniel Dayen, *Les histoires de Jarnages*, Association Vivre à Janarges, 1995, non pag.

vieille dame, dans je ne sais plus quel pays. Quand la grange fut finie, il appela la propriétaire. – Madame, la maçonnerie est terminée, si vous voulez, nous allons la toiser. – Bien volontiers, Monsieur Mouraçon. (Il fallait lui dire Monsieur) Vous voyez, Madame, 20 mètres en dehors, 20 mètres en dedans, ça fait 40 mètres. – Mais je ne croyais pas qu'on toisait ainsi ! – Oh ! Madame, il faut bien que le pauvre maçon qui a travaillé en dedans soit payé. – Allons, soit.— Madame, ce n'est pas fini. Les garnis qui sont entre les deux parements des murs se paient aussi. – Oh ! cela c'est trop fort. Il faut donc que je paye la façade extérieure des murs, la façade intérieure, et encore ce qu'il y a au milieu ? N'est-ce pas moi, du reste, qui fournit la pierre ? – Madame, je le sais bien, mais les garnis qui sont dans le mur, c'est moi qui les fabrique avec mon marteau.

3. Et la bonne dame paya trois fois la valeur de sa grange.

C'est ce même Mouraçon qui adressa ce sublime encouragement à ses ouvriers qui bâtissaient un pont : "Mes amis, vous avez eu une bonne idée de le faire en travers de la rivière, si c'eût été en long, vous n'auriez pas fini."

Les tours qu'il a joués sont innombrables et tous plus drôles les uns que les autres. Patureau, lui, était arrivé à Vierzon avec une escouade d'ouvriers se rendant à Paris. Pas le sou dans la poche et le ventre vide, comment faire ? –

Ne craignez rien, dit Patureau, je me charge du souper, mais soyez à l'oeil. Allez à l'hôtel du Cheval Blanc, et attendez moi. – Il arrive, un rouleau de papier blanc sous le bras : Bonsoir, Madame, comment allez-vous ? – Très bien, merci, mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître. – Vous ne me remettez pas ? je suis

l'entrepreneur de la gare. J'arrive pour commencer demain et mes ouvriers vont venir. Préparez-leur, je vous prie, un bon souper, ils sont fatigués. – Ce sont peut-être les sept hommes qui sont là dans la salle ? – Voyons. Il entre et : " Ah ! vous voilà ! allons, c'est bien. Vous allez souper vite, puis vous irez chercher des logements, vous reposer et demain, et demain au chantier à 5 heures." Mes hommes soupent et s'en vont. Patureau étend ses papiers sur la table, les étudie un moment, les laisse-là et sort. Le lendemain ils étaient à Paris.

Il y avait ainsi quelques exceptions ; mais je le répète, de mon temps la très grande partie des Creusois étaient honnêtes.

Naturellement les entrepreneurs se recrutent parmi les ouvriers. Celui qui est le plus intelligent et qui peut arriver à mettre de côté quelques milliers de francs, se fait petit tâcheron. S'il réussit, il aborde des entreprises plus fortes et bientôt le voilà à la tête de travaux importants. Il y en a beaucoup dans la Creuse et, généralement, ils ont fait fortune. Revenus dans leur pays, ils se sont fait construire une belle maison, ont acheté du bien et sont maintenant riches propriétaires.

J'en ai connu un qui, tout gamin, gardait sa chèvre le long des routes. Il part pour Paris, sans instruction ; est goujat, maçon, gagne quelque chose et devient petit entrepreneur. Arrivent les premiers chemins de fer ; il n'y a pour ainsi dire pas de concurrence, les prix ne sont pas encore connus, c'est une grande chance à courir. La chance le favorise, il gagne deux millions et revient dans sa commune dont il est la providence par ses charités.

J'en ai connu un autre tout aussi misérable en commençant, et pas plus instruit. Il a gagné cinq ou six millions.

Il faut dire que c'était au commencement des chemins de fer. Aujourd'hui, il est infiniment plus difficile de faire fortune et, il faut bien l'avouer, ces succès extraordinaires sont et restent l'exception ; nous en voyons beaucoup revenir dans la Creuse guère plus riches que n'étaient leurs parents et souvent plus mauvais sujets que lors de leur départ. Il est vrai que si la jeunesse se débauche si facilement à Paris et ailleurs, la faute en est sans doute autant à l'éducation qu'elle a reçue qu'à l'émigration elle-même. Dans le vieux temps, je l'ai dit, nous revenions ordinairement honnêtes comme nous étions partis.

IV

Ces considérations générales sur les maçons de la Creuse m'ont fait laisser ma première campagne : j'y reviens ; mais en commençant par vous raconter de quelle manière nous voyagions dans l'ancien temps. Il serait dommage de ne pas conserver ces vieux souvenirs parce que, avec la meilleure facilité des communications, à présent, on aura peine à croire ce que nous avons souffert et, dans cent ans d'ici, on le traitera de fables.

Il faut dire d'abord qu'on avait la religion. A la maison, on faisait sa prière matin et soir ; le soir tous ensemble. On observait les jeûnes du carême, et très sévèrement. Le matin, on mangeait de la soupe, vers huit heures, et après le coucher du soleil, des pommes de terre en robe de chambre. Bien défendu de manger de la soupe le soir. Aussi, avant de partir, les maçons allaient faire leurs Pâques. Les enfants passaient les premiers, le père venait après eux ; tous le chapelet dans leur poche. – Mon petit, me disait ma mère, n'oublie pas ton chapelet, parce que si tu venais à mourir, on ne saurait pas si tu es catholique ou protestant et l'on ne voudrait pas t'enterrer.

(*) Francis Bussière a récolté le souvenir des mêmes scènes auprès les anciens de la route de Lyon : "La longue file d'émigrants se dessinait dans les côtes, dans les descentes et apparaissait comme un passage d'oiseaux migrateurs, faisant penser aux grues, aux oies sauvages. L'image était si vraie qu'elle provoquait des querelles dans les villages traversés par nos pères!... En les voyant avancer à la file indienne, les indigènes ne manquaient pas de crier d'un peu loin : "A las dindas !... A las autchas !... A las gruas !..." Et cela dégénérait en disputes , car l'effet en était infaillible sur nos maçons qui réglait l'affaire en tombant les vestes". F. Bussière, "L'émigration des maçons creusois", art.

On mettait dix jours pour aller à Paris. Beaucoup faisait leur testament avant de partir. Les chemins de fer n'existaient pas ; les voitures publiques coûtaient trop cher ; nous nous en allions à pied, un sac de grosse toile sur l'épaule, un bâton à la main. Nous marchions par bandes et les paysans, sur le parcours criaient : "A l'oie, à l'oie". C'était en effet comme les oies sauvages et les grues au printemps (*).

Il y en avait un qui tenait la bourse commune pour les dépenses de la route ; chacun déposait sa mise et, quand c'était fini, il faisait un nouvel appel de fonds. Notre sac contenait trois paires de bas et deux chemises, pas de mouchoir. Nos chemises (ça vaut la peine de raconter), étaient en

cit., p. 160-161. C'est cette même fierté qui, en ville, poussait Martin Nadaud à faire le coup de poing avec ceux qui prenaient trop ouvertement les Limousins pour des rustres ou des pleutres ... *Mémoires de Léonard*, Paris, F. Maspero, 1976, p. 70, 87-88, 123....

toile grossière dont, aujourd'hui, on ferait à peine des torchons. Elles n'avaient pas de boutons aux manches, ni au col, bien entendu. Primitivement, il y avait au col deux bouts de corde. Plus tard, quand le luxe commença à s'introduire, les deux bouts de corde furent remplacés par deux brides, puis par de gros boutons en bois.

En voyage, on mangeait de la soupe trois fois par jour et l'on couchait sur la paille. On buvait de l'eau que quelques-uns portaient dans une gourde, comme les pèlerins. Il est vrai qu'à présent on va en pèlerinage autrement. L'un emporte un poulet rôti, l'autre une bouteille de bon vin, et l'on voyage en chemin de fer. De mon temps, on y allait pieds-nus, un morceau de pain dans sa poche, et une gourde pleine d'eau derrière l'épaule. Mais je m'écarte de mon sujet.

J'ai connu un maçon (on ne le croira pas) qui emmena sa femme, ses enfants et quelques hardes dans une brouette, à Besançon. Cent lieues ! Pour moi, c'est de la manière que j'ai dite plus haut que j'arrivai dans le Morvan. Pourquoi mon père avait-il renoncé à Saint-Étienne ? je ne m'en souviens plus. Peut-être parce qu'on gagnait un peu plus dans le Morvan. Mais si l'on y gagnait davantage, quelle vie et quelle nourriture ! Vous allez voir.

Le petit entrepreneur sous les ordres de qui nous étions louait une maisonnette pour loger tout son monde. Au rez-de-chaussée, tout autour de l'unique appartement, de gros clous dans le mur et, comme les hirondelles reviennent à chaque printemps occuper le même nid, ainsi chacun de nous revenait tous les ans accrocher au même clou son sac, ses souliers et son bâton. Au premier étage, dans une seule pièce aussi, une forte litière de paille brouillée, hachée, tant elle avait servi, pleine de puces : c'est là qu'on couchait tout habillé ! Le matin, en se levant, on avait les cheveux, les vêtements tout pleins de paille. Du reste, la propreté n'était pas parfaite. On changeait de chemise tous les mois. Tout de même, disait un de mes camarades, on est bien à l'aise avec du linge propre ! – Tu as donc changé de chemise ? – Non, mais je l'ai retournée ! On ne connaissait pas le perruquier. Songez donc, donner deux sous pour

se faire couper les cheveux ! Le premier venu coupait ceux de son camarade : c'était comme quand on tond les brebis, chaque coup de ciseaux se marquait. Un détail : lorsque venait la dernière saison, vous pouvez vous figurer si nous avions chaud la nuit, sur notre paille. Alors, nous nous couvrions avec... des planches.

On gagnait 25 ou 20 sous par jour et nourris. Sans être nourris 40, 41, 42 sous par jour, car on ne nous augmentait jamais que d'un sou à la fois. La nourriture, de la soupe au lard le matin, de la soupe au lard le soir ; à midi, une immense marmite de pommes de terre que le goujat avait fait cuire, qu'il écrasait avec un bâton et qu'il nous servait, non pas dans une assiette, elles étaient inconnues, mais dans une soupière. Du vin, jamais.

4. Quand on était loin du logement, et qu'on ne pouvait aller manger à midi, le goujat allait chercher un seau d'eau fraîche ; chacun sortait un morceau de pain de dans un trou de mur où il l'avait mis ; on descendait l'échelle, on trempait son pain dans l'eau et on le mangeait. Et je me souviens qu'une fois l'entrepreneur y trouva presque à faire. – Tiens, ce goujat est devenu friand, dit-il, depuis qu'il est ici : il faut qu'il trempe son pain pour le manger.

Le dimanche nous allions à la messe, et le soir on s'en allait par escouades dans les villages où il y avait une grange à bâtir, une maison à réparer, etc. Le goujat venait par derrière, portant le lard de la semaine : un morceau grand comme un fromage. C'est lui qui faisait la soupe dans une casserole, avec son lard coupé à tranches minces. Pensez s'il fallait qu'elles fussent minces ! S'il faisait trop de soupe, il était obligé de la finir, s'il n'en faisait pas assez, il s'en passait, le pauvre diable. Quand arrivait la Semaine Sainte, la cuisine changeait. Le patron achetait une bouteille d'huile pour chaque escouade et lui remettait un épi de blé vide. On trempait l'épi dans l'huile et on le faisait goutter dans une casserole, c'était l'assaisonnement de la soupe. Lorsque la soupe se faisait dans la chaudière, celle-ci maçonnée dans le mur, était difficile à laver. On ne la lavait pas, on y passait un chiffon noir comme la cheminée.

On se raccommoait soi-même, et c'était fait...! Il y en avaient qui travaillaient en bonnet de coton !

Vrai, on était malheureux (1), mais on y était accoutumé ; on ne regardait pas au dessus de soi ; on était pas jaloux des riches et l'on ne songeait pas à faire de révolutions. Pour mon compte, j'ai beaucoup souffert, et grâce à Dieu, je n'en ai pas gardé rancune à la société. N'y a t'il pas toujours eu des riches et des pauvres, des heureux et des malheureux ?

A la fin de la campagne, on rapportait 250 francs, et l'on se croyait riche.

Les temps ont bien changé. On est bien mieux nourri maintenant, et l'on gagne beaucoup d'argent, mais comme la fortune est dangereuse, l'État, avec une sagesse remarquable et persévérante, augmente les impôts tous les ans, afin qu'on ne puisse se donner tous ses aises et s'amollir dans le bien-être. C'est là, à mon avis, un des plus beaux côtés de la République, et l'un des moins remarqués. De mon temps, il y avait dans le Morvan de curieuses et pittoresques habitudes. Ainsi les jeunes gens, jusqu'à leur mariage, ne couchaient jamais dans un lit, mais sur de la paille comme nous. On gardait les troupeaux toute la nuit, et toute la nuit on chantait. Rien de joli comme ces chants qui se répondaient les uns aux autres, répétés par l'écho ou confondus par la distance.

Un jour, nous étions en voyage, un camarade et moi ; c'était en été et il tonnait très fort. Nous entrâmes dans une auberge et nous demandâmes un litre. La servante descend à la cave, et, quand elle revient, un coup de tonnerre l'étend raide morte sur le seuil de la porte. C'est mon plus pénible souvenir du Morvan où je travaillai pendant cinq ou six ans.

V

Je quittai le Morvan pour aller en Bourgogne, et j'en fus content. On était bien dans ce pays : 1fr 50 par jour, logés, nourris, pas tracassés par le travail. Souvent le patron nous envoyait dans des maisons où on nous nourrissait : nous buvions du vin, de la boisson et nous mangions

(1) Une fois, à Paris, je vis une chiffonnière qui corrigeait son mari; ivrogne, lui disait-elle, en le calotant, je veux te voir un jour aussi malheureux qu'un maçon.

beaucoup de haricots, car les vigneron en faisaient beaucoup. Le pain, de pur froment, était parfait. Dans la saison des fruits on nous en offrait: pêches, raisins, à pleines corbeilles. Tous les propriétaires avaient un alambic et distillaient la grappe de leur raisin ; aussi chaque matin, on buvait une goutte de cette bonne eau-de-vie blanche. Et quand le maçon, après sa journée, voulait aider les vigneron à fouler le vin, ils lui donnaient un litre d'eau-de-vie. S'il leur en demandait une bouteille, ils lui en donnaient deux ; il en roulait une dans son sac et l'emportait au pays pour régaler les voisins. Je me rappelle qu'une fois où j'avais emporté une bouteille de la précieuse liqueur, j'en offris une goutte à mon vieux père qui était dans le coin du feu et il trouva cela si bon, qu'il s'écria : " Ah ! mon garçon, que c'est bon ! ça ressusciterait un mort. Tu es bien heureux de pouvoir aller à la campagne. Quand j'étais jeune, j'allais aussi dans ce bon pays ; mais c'est fini, je ne puis plus."

J'ai travaillé à Mâcon, Châlons, Autun. A Autun, je tombai d'un clocher dans le cimetière, sur une tombe fraîchement recouverte, et ne me fis aucun mal. J'ai couru bien des dangers dans ma longue carrière, il ne m'est jamais arrivé d'accident, et je suis venu dans mon pays me casser une jambe, en tombant de ma hauteur sur l'herbe.

J'ai gardé le meilleur souvenir de la Bourgogne, et plusieurs de mes camarades y firent venir leurs femmes et s'y fixèrent.

J'étais à Lyon en 1841 et 42. Je gagnais cinquante-deux ou cinquante-trois sous par jour : la soupe matin et soir, à midi un morceau de pain sec. Ce n'était pas trop confortable, n'est-ce-pas, pour le rude métier que nous faisions. Il faut bien dire cependant que nous avions cet avantage, à Lyon, de n'être pas dérangés de notre travail. Ce n'était pas nous qui montions les pierres, c'étaient de forts jeunes gens du Cantal. Les malheureux, ils se mettaient un sac sur la tête, on leur chargeait sur le dos une grosse pierre de taille, ou trois plus petites, une en long et deux en travers, et ils montaient cela à l'échelle, pieds nus, à des hauteurs impossibles. Tout le monde sait que les maisons de Lyon sont très élevées : j'en ai vu de onze étages ! Les garnis, ils les montaient dans les paniers.

A propos de la hauteur des maisons, je me rappelle une petite scène qui m'amusa. Un individu achetait un terrain pour bâtir. Il n'y en a pas grand, pour pareille somme, dit-il au vendeur. L'autre, soulevant les

épaules d'un air narquois, et regardant le ciel, lui dit pour toute réponse : "Et, d'ici là-haut, la place ne manque pas."

Nous ne travaillons pas le dimanche, et le soir nous allions boire une chopine à la Guillottière. Somme toute, nous n'étions pas trop mal, mais le travail était dangereux, et il arriva souvent des accidents, et en 1843, je me laissai entraîner à Paris.

Désormais, ce sera la civilisation, le progrès pour tout, pour le gain, la nourriture, les voyages.

Aussi, avant d'aborder cette seconde partie de ma carrière, il faut que je raconte deux scènes du bon vieux temps : le retour de la campagne et une noce de maçon.

VI

Quand approchait Noël, et qu'on ne pouvait plus travailler, on songeait au retour. On passait à la paye, on réglait ses comptes, on achetait quelques amusements pour les petits, on prenait ses gros souliers qui ne servaient que deux fois par an, et l'on se mettait en route comme on était venus, par bandes.

A la dernière étape, le maçon achetait une "miche", et le soir, à son arrivée, il y avait festin. C'était de la soupe de lait au pain blanc. Jamais rien de meilleur. Il fallait voir les rires des petits, avec leur trompette ou leur polichinelle : on ne pouvait les faire coucher. On les trouvait grandis depuis le mois de mars. Quelquefois une petite soeur ou un petit frère était venu augmenter leur nombre, et ce n'était pas le moindre plaisir que d'embrasser dans son berceau ce marmot inconnu.

Il fallait entendre les questions des femmes ! – T'es-tu bien porté ? N'as-tu pas eu d'accident ? Combien as-tu gagné ? Et quand elle lui laissait un peu de répit, le maçon questionnait à son tour. – Le meunier est-il payé ? Combien de sacs de pommes de terres avez-vous eus ? Avez-vous fait du cidre ? La vieille Jeanneton n'est-elle pas morte ? Et le père François qui était si malade, est-il toujours en vie ? Ma sœur Fanchette, où est elle servante ? – Chez les Mathurins, de brave monde : elle est très contente et nous aussi. – Combien gagne-t-elle ? – Trois francs, une livre de laine, deux paires de sabots et trois mètres de toile. – C'est bien joli, à

son âge et pour garder les moutons. Enfin, l'on n'en finissait plus. C'est si long, neuf mois loin du pays !

(*) La Saint-André, c'est-à-dire le 30 novembre, date traditionnelle du retour des maçons au village (voir A. Moulin, *Les maçons de la Creuse ...*, op. cit., p. 36-37). Rappelons que la migration creusoise était une émigration d'été, contrairement à d'autres, comme en Auvergne, où on partait l'hiver.

5. Car notez bien qu'on n'écrivait que deux fois par an : après la récolte, pour savoir si elle avait été bonne, et à la Saint-André, pour annoncer son retour (*). Les timbres coûtaient cinq sous dans ce temps, et puis beaucoup ne savaient pas écrire, et c'est si ennuyeux de faire faire ses lettres par un autre et de lui dire tout ce qu'on met dedans !

Le dimanche venait et nous allions tous à la messe, bien entendu. Voyez comme on était simples, dans ce temps ! Le pain bénit était de seigle et on le distribuait dans un paillason (ces corbeilles en grosse paille où l'on porte les tourtes à four). C'est aussi avec un paillason qu'on faisait la quête pour les âmes.

Après, on allait dire bonjour au curé, car on aimait son curé ; c'était l'ami et le conseiller de toutes les familles, il arrangeait plus de procès qu'un juge de paix, et l'on ne tuait nulle part de porc, pour Noël, sans lui en apporter un morceau. Bien sûr, les boudins se gâtaient chez lui.

Ensuite, nous nous trouvions tous réunis devant la porte de l'église, et c'était curieux à voir. Il y avait encore des vieux qui portaient la perruque, avec un ruban au bout de la tresse ; d'autres avaient les cheveux longs de vingt centimètres et retombant sur les épaules, comme on les porte encore aujourd'hui en Bretagne, à ce qu'il paraît. Beaucoup avaient un chapeau haut de forme, mais bien plus large au sommet qu'à la base ; tous un pantalon collant avec des boutons jusqu'au genou, et une veste en gros drap bleu (droguet) que les femmes avaient fait pendant l'année. Ces vestes, fabriquées par les tailleurs de campagne de ce temps, vous allaient! comme un bât sur les reins d'une bourrique ; mais on se croyait fier, fallait voir !

Quelques-uns fumaient la pipe : la plupart prisait seulement, au lieu de tabatière, ils avaient chacun un pilon en bois, moulaient le tabac, le versaient sur la main et offraient aux amateurs. Et les conversations allaient leur train. – Ah ! te voilà, Michel, comment vas-tu ? Où étais-tu cette année ? As-tu fait une bonne campagne ? – Je ne me plains pas, j'ai rapporté de quoi faire bouillir la marmite, 300 fr. – Bonjour, Christophe.

Et depuis ? – Merci et toi? – D'où viens-tu? – De Bourgogne : bon pays, on nous donnait du vin. – Et ainsi de suite. Après, on allait boire un litre de bon vin d'Auvergne, à six sous, et chacun rentrait chez soi, content de sa journée et d'avoir vu ses amis.

Tout cela est changé : les costumes, les habitudes, le vin aussi ; et je ne sais pas si ça vaut mieux. Mais inutile de regretter le temps passé : il ne reviendra plus.

VII

(*) Le récit qui suit représente un intéressant témoignage sur les noces creusoises de cette époque : la mariée en noir – le blanc n'apparaît qu'à l'extrême fin du siècle –, le bal de nuit dans une grange au son de la vielle et de la cabrette, la fameuse musette – le violon et l'accordéon n'apparaissant aussi que légèrement plus tard –, et bien sûr l'abondance de viande et de vin. La danse que le Solitaire n'appréciait guère, c'était l'Auvergnate, où l'on criait en tapant du pied. Restons limousin... Voir Camille Laborde, "Folklore. Le mariage", in *Mémoires de la Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*, t. 28, 1941, p. 353 et suiv.

Ce n'est qu'en 1846 que je me mariaï ; et comme, à cette époque, le progrès avait déjà commencé et que les mariages se faisaient à peu près comme maintenant, je ne parlerai pas du mien. Mais il faut que je vous conte une noce de maçon, au temps jadis. Malheureusement je ne sais pas assez écrire.

C'est au mois de février que les maçons se marient (*).

Le matin, de bonne heure, nous nous réunîmes, les invités, pour aller chercher la mariée dans son village. Devant nous marchait le musicien avec sa musette, au bourdon de laquelle flottaient au moins deux aunes de rubans. Nous autres, nous en avions bien chacun une aune à nos chapeaux. Nous étions gais comme des jeunes gars de vingt ans, mais nous ne poussions pas de ces cris sauvages qu'on entend aux noces du Limousin et qui me font tressaillir chaque fois.

La mariée était de bonne famille, et riche. Mille francs de dot. Aussi était-elle bien habillée. Une coiffe de linge, sans broderies, mais blanche comme neige. Une robe en gros drap noir ; un caraco de même, avec deux petits pans par derrière, dans le genre de l'habit à la française, mais moins longs ; des bas blancs et des sabots rouges ; mais des sabots comme les riches seuls pouvaient en porter. En bois rouge, avec des fleurs sculptées, ils étaient très découverts. Aussi, pour les retenir, ils avaient sur le cou-

de-pied une bande de cuir, large de trois doigts, doublée de rouge ; et cette doublure revenait sur chaque bord du cuir, découpée en petites dents. C'était élégant et joli, et la mariée, dont le costume coûtait au moins dix francs, était fort regardée.

On déjeuna d'un morceau de jambon et de quelques verres de vin, et le cortège se mit en route pour la mairie et l'église. C'était le matin, à la messe, comme toujours, et à dix heures toutes les cérémonies étaient terminées.

Le repas se fit à l'auberge, à 0 fr 80 par tête. Soupe grasse au pain bis, service dans des plats qui tenaient au moins dix litres, et où chacun puisait avec sa cuillère. Du petit salé dont on n'avait pas enlevé le lard. C'était bien un peu gras, et il fallait avoir bon estomac, mais ce n'est pas ce qui manquait. Chacun en prenait un morceau et le mangeait sur son pain. Pas d'assiettes. Après une grande quantité de bouilli qui se mangeait de la même façon. Il y avait là des gens qui n'avaient pas goûté de viande depuis six mois. Comme dessert, des pâtés de gros quartiers de pommes entre deux épaisses croûtes de farine de seigle ; des pommes, des poires, des noisettes. Les noisettes, les garçons en avaient de pleines poches, les cassaient avec des casse-noix en bois, et les distribuaient aux jeunes filles.

Le vin à volonté. Vin d'Auvergne parfait à 10 fr la barrique.

Sur la fin du repas, la jeunesse passa dans la grange pour danser. C'était une gaieté folle, mais de bon aloi. La bourrée et l'auvergnate faisaient fureur ; la musette n'avait pas un moment de répit. Le plus souvent c'est la vielle qui est l'instrument favori pour conduire la danse.

Pendant que la jeunesse s'amusait dans la grange, sous les yeux des mamans, les vieux étaient restés à table ; ils y passèrent la nuit (1). Il y avait là de fameux mangeurs. Deux, trois fois, ils faisaient comme les Romains et venaient recommencer. Mais il y avait plus de fameux buveurs encore. Dans leur journée et leur nuit, six litres de vin ne leur faisaient pas peur, et s'ils étaient gris, ils n'étaient pas malades. Le vin, alors, n'était pas perfectionné comme maintenant.

(1) . C'est ce qu'a traduit un poète maçon de la Creuse :

*Pendin que lo jaunesso danso
Lou vieux peiri sous las tentas
Beivount chaupino et funt bounbanso
Aimount mieu quo que la fluta ! (N. de la R.)*

Voilà à peu près comment se faisait toutes les noces il y a soixante ans.

VIII

En 1843, je me dirigeai sur Paris, Paris, l'idéal du maçon, et Dieu sait si c'est vrai. Quel changement d'avec le Morvan, mais quel changement d'avec la Bourgogne !

(*) Un trajet – un chemin, disait les ouvriers – aussi écrasant n'avait rien que de fréquent chez les ouvriers parisiens du bâtiment. Nadaud se rappelle qu'en 1834, ayant dû accepter d'aller travailler fort loin, à la barrière du Combat, il rentrait "harassé par ces travaux exténuants et par le trajet que j'étais obligé de faire, pendant plus d'une heure et demie, matin et soir" (*Mémoires de Léonard, op. cit., Paris, Hachette, 1977, p. 140*). Sans être une règle, cette situation avait pour cause le logement préférentiel dans les garnis du centre de Paris, quartier de l'Hôtel-de-Ville ou de la Montagne Sainte-Genève. La sédentarisation familiale et l'extension de la ville conduisirent les ouvriers du bâtiment à aller progressivement s'ins-taller en périphérie, plus près de leurs travaux.

C'était sous Louis-Philippe, du temps des fortifications, auxquelles je travaillai pendant deux ans. On gagnait 3 fr. par jour ; on mangeait de la soupe grasse le matin avec un morceau de boeuf, de la soupe grasse le soir, de bon pain. Le boeuf du matin, on le serrait dans un morceau de pain fendu en deux pour le manger à midi. On couchait cinq ou six dans une chambre et dans un lit ; mais quelle chambre et quel lit ! Par exemple on dépensait peu, 1 fr par jour, tout au plus. Et quel abominable travail que celui des égouts, dont je parlerai bientôt ! Quelle course pour aller au chantier ! deux heures de marche quelquefois, comme quand je logeai rue de l'Hôtel-de-Ville et allais travailler à Aubervilliers ! On était fatigué avant d'avoir rien fait (*). Ah ! où était le bon air du Morvan et le bon vin de la Bourgogne ?

Et puis on travaillait le dimanche, et sans compter qu'on n'est pas de fer et qu'on a besoin de repos, ça bouleversait toutes les idées de ma jeunesse. Aussi, étais-je frappé quand il arrivait un malheur qui ressemblait fort à une punition de Dieu et à une leçon pour les autres. Il y a plus de cinquante ans de cela, mais je vois toujours ces quatre malheureux camarades qui furent écrasés à la fois, sous un bloc de pierre blanche, le beau jour de Pâques. Il fallait se soumettre pourtant, ou être renvoyé.

Gagner 3 fr. , être mieux nourris, travailler le dimanche, c'était le progrès, mais ce n'était plus le bon temps d'autrefois.

Comme je l'ai dit, je me mariaï en 1846, et cette année je m'en allai avec mon beau-père , qui m'engagea fort à me tourner du coté du ciment.

6. Le cimentier ne fait guère que des réparations : à Paris c'est dans les égouts, et comme ce travail est extrêmement pénible et désagréable, il gagne beaucoup plus que le maçon ordinaire. J'ai fait ce métier vingt-trois ou quatre ans.

Avez-vous entendu parler des égouts? C'est un second Paris, souterrain celui-là.

A peu près chaque rue a son égout qui va tomber dans un collecteur plus large, lequel a des banquettes ou des quais de chaque coté, et des chambres de distance en distance pour serrer les outils et se garer. Dans toutes ces rivières et fleuves immondes court une eau infecte, sale, ignoble, entraînant avec elle toutes sortes de matières sans nom, boue des rues, sang et débris des abattoirs, ordures des fosses d'aisance, détritrus de cuisine, etc, etc. Mélange infâme qu'on a pas voulu laisser épandre dans la campagne, de peur d'engendrer la peste, et dont le cimentier doit respirer l'odeur nauséabonde et malfaisante. C'est là que j'ai vécu plus de vingt ans, c'est dans cette atmosphère empoisonnée, au milieu de ces gaz délétères, et quand j'y pense maintenant, je me demande comment je n'y ai pas laissé la peau. Il fallait véritablement être bâti à chaux et à sable. Nos poitrines résistaient mieux que les métaux, car ces gaz oxidaient les pièces de monnaie que nous avions sur nous, au point que j'ai souvent vu le marchand de vin refuser une pièce de vingt sous, tant elle était noire.

Maçons de la Creuse, qui rêvez de Paris, croyez-moi, restez plutôt en province, et à la campagne si vous pouvez. Mieux vaut ne pas tant gagner et ne pas tant souffrir, ni abréger ses jours.

Et vous, ouvriers des fabriques et des usines, sans doute vous respirez un mauvais air et vous n'êtes pas heureux ; mais l'atmosphère dans laquelle vous vivez, est-elle comparable à celle des égouts de Paris ? Si les substances alimentaires n'étaient pas tant falsifiées, si sous prétexte de vous soutenir, vous ne buviez pas tant de ce maudit trois-six et de cet affreux mélange qui porte le nom de vin, je crois que votre tempérament résisterait à l'usine, comme le mien a résisté à l'égout. Permettez à un

vieux maçon, à un ouvrier comme vous, qui a autant travaillé et peut-être plus souffert que vous, de vous faire cette petite réflexion en passant.

IX

Nos patrons faisaient aussi des entreprises en province, et j'ai été souvent détaché, à la tête d'une escouade d'ouvriers, pour aller par-ci, par-là, réparer un pont, un canal, assainir les caves sur toute une ligne de chemin de fer. C'est ainsi qu'en 1847 et 1848 j'allai en Normandie et en Touraine.

Je n'ai pas gardé trop bon souvenir de la Touraine. C'est un bon pays où j'ai mangé le meilleur pain de ma vie, et bu de bon vin blanc ; mais j'avais à faire à des ouvriers sans probité qui jouaient des tours à tout le monde et s'en allaient sans payer. Ça ne me convenait pas, et je fus content de quitter.

J'ai vu de curieuses choses en Normandie : les femmes coiffées en bonnet de coton, buvant beaucoup de café et plus d'eau-de-vie que les hommes de notre pays. Le vin y était presque inconnu. Un jour, en descendant du bateau, j'entre dans une auberge avec mon gâcheur, et je demande un litre. – Vous n'êtes pas de ce pays, me dit le gros maître d'hôtel, un colosse ; vous demandez du vin, vous le paierez vingt-cinq sous la bouteille. Croyez-moi, buvez du jus de la pomme, voyez les hommes que cela fait ! le vin rend les gens fous. – Mon gâcheur, qui était bourguignon, rit beaucoup, et longtemps après il me répétait : Vous ne saviez pas que le vin rend les hommes fous !

Dans ce pays, les femmes qui vont à la journée embrassent chaque matin la maîtresse de maison. Curieux usage. – A Caen, je n'ai jamais voulu manger d'anguille de buisson : mais un jour, on nous servit, pour quatre sous, deux poissons appelés brame, gros comme de grosses carpes.

(*) On pourra reconnaître ici, pêle-mêle, quelques célèbres épisodes de la révolution de 1848, le sac des Tuileries par le peuple de Paris en février – un grand dévouement plus qu'un
./..

Malgré ces deux excursions, je me trouvai à Paris au moment de la révolution qui renversa Louis-Philippe. Mauvais souvenir (*). On venait nous chercher au chantier, on nous arrêtait dans les rues pour nous faire arracher les pavés et élever des barricades. Il ne fallait pas résister, ou bien l'on vous faisait un mauvais parti. Un jour,

pillage en règle, d'ailleurs, les combats de rue de février ou peut-être de juin, et les manifestations de femmes. Le "régiment" de "mégères" dont le souvenir fait encore frissonner le Solitaire sont les fameuses "Vésuviennes", cette société ouvrière féminine dont les défilés d'allure militaire ont été tant moqués à l'époque. L'embauchage violent des ouvriers par les insurgés sur les chantiers ou dans les rues est une mention étonnante. Mais, que le Solitaire le veuille ou non, les maçons creusois présents à Paris en 1848 se sont battus pour la république puis ont su s'organiser sur le plan corporatif. Voir Rémi Gossez, *Les ouvriers de Paris*, Société d'histoire de la révolution de 1848, 1967, p. 126 et suiv.

(**) Cette épidémie de choléra, fort oubliée – les histoires de la Seconde République n'en parlent guère ou pas – fit pourtant à Paris autant de victimes que la célèbre épidémie de 1832 : près de 19.000 morts.... Si le nombre de maçons qui succombèrent fut aussi grand que le récit du Solitaire le suggère, on tiendrait là une preuve de la sédentarisation, dès cette époque, de beaucoup de Creusois travaillant à Paris.

un camarade et moi nous fûmes arrêtés ainsi. Mon camarade voulut résister, mais sans faire ni une ni deux, on ouvre une bouche d'égout et on le jette dedans. J'eus toute la peine du monde à l'en arracher : il avait un bras cassé. Un grand nombre d'entre nous étaient devenus subitement républicains, quelques-uns républicains féroces. Malheur à celui, qui, au lieu de crier : Vive la République, aurait crié : Vive Louis-Philippe, ils lui tiraient un coup de pistolet sans plus de façon. J'ai vu un régiment de peut-être 4.000 femmes, dont l'une faisait les fonctions de colonel. Quelles horribles mégères ! J'ai vu piller les Tuileries, boire le vin, emporter les pendules et l'argenterie, le sang couler, des femmes monter des pavés dans leur chambre et les jeter sur la troupe, et bien d'autres horreurs que tout le monde sait et que je ne désire plus revoir. Ce n'est pas le moyen de réparer l'inégalité des conditions et de rendre le peuple heureux .

En 1849, je me trouvais encore à Paris au moment du choléra. Décidément j'avais de la chance. L'épidémie, comme on sait fut affreuse et fit de terribles ravages (**). Beaucoup de maçons quittèrent. Je n'eus pas trop peur et je restai. Dire combien il mourait de monde est impossible ; tous les jours d'énormes voitures passaient dans les rues, on mettait dessus les cadavres pêle-mêle et on les conduisait au cimetière. Là, une fosse

immense de peut-être quarante mètres de long sur quatre de large, attendait, béante, les victimes qu'on recouvrait d'un peu de terre, et sur lesquelles un prêtre en permanence récitait des prières, et c'était tout.

Dans le garni où je logeais, il y eut des victimes comme partout. Un de nos camarades de la Creuse mourut. C'était le soir ; son corps devait rester là jusqu'au lendemain, au passage de la sinistre voiture. Je dis à ceux qui m'entouraient : tout de même, il faudrait bien qu'on allumât une

chandelle et que quelqu'un de nous restât auprès de la dépouille de ce pauvre diable. – Tu as raison, répondit un ami à moi, et toi tu travailles trop pour passer la nuit, je la passerai.

J'allai donc me coucher. Mais le matin de bonne heure, avant de partir pour le chantier, j'entrai auprès du mort, soit pour lui dire un dernier adieu soit pour voir s'il n'y avait rien de nouveau. D'abord je n'aperçois pas le veilleur, puis en m'approchant, je le vois couché à coté du cadavre, et dormant à pleines oreilles. – Ma foi, me dit-il en s'éveillant, j'étais trop fatigué, je me suis mis sur le lit et j'ai dormi. – Mépris de la mort, courage dans le danger, dévouement, il me semble qu'il y avait de tout cela dans l'action en apparence triviale de ce pauvre maçon harassé de fatigue qui veillait un camarade mort du choléra.

Avant la fin de l'épidémie, mon patron m'envoya dans les Ardennes, et je ne fus pas fâché, quoique je n'eusse pas plus peur qu'il ne faut. Mézières, Sedan, beau pays où je restai peu, et où je n'ai pas remarqué grand chose de particulier. On y mange beaucoup, beaucoup de lapins, et tous les hommes ont un os de ce petit animal, pendu à la boutonnière, pour nettoyer leur pipe. Car tout le monde fume la pipe, même les femmes. Ils prennent en grande partie leur tabac en Belgique. Le grand commerce c'est la navigation sur le canal et l'exploitation des bois.

Des Ardennes, je passai en Alsace, 1850. Strasbourg, Mulhouse, Haguenau, Colmar, Schelestad, etc. J'ai parcouru toutes ces contrées, avec la Lorraine, pendant six ou sept ans. Quel riche pays ! On n'y boit que de la bière et un peu de bon vin blanc. Le pain d'orge est splendide, jaune, troué ; mais sec à vous étrangler, et assez cher. Il s'y mange beaucoup de pommes de terre bouillies et pelées, avec une sauce à part. Chose singulière, dans les familles, le père et la mère se nourrissent bien et mangent seuls. Pendant ce temps, les enfants sont enfermés dans une chambre, d'où ils ne sortent qu'après le repas des parents, pour manger les débris : tout comme notre chat.

En Alsace, les femmes ont des cheveux qui leur pendent jusqu'aux talons, et un ruban au bout.

7. Les hommes portent un large chapeau, toute leur barbe, et un grand paletot qui leur vient jusqu'aux genoux. Hommes et femmes ont l'air sauvage, cela du moins dans les campagnes, sur les frontières de la

Prusse. En été, deux hommes de chaque commune, ceux qui ont la meilleure voix, se promènent en chantant toute la nuit. Ils disent : "Dormez tranquilles, le temps est au beau", ou bien, "réveillez vous, le temps menace, votre récolte est en danger".

Par exemple, il y a beaucoup de religion en Alsace. J'y ai vu de belles et curieuses processions : les plus vieux marchaient en tête, les plus jeunes venaient après par rang d'âge, tous le chapelet à la main. Dans la salle à manger de tous les hôtels, restaurants, auberges, il y a un bénitier à la porte, et chacun en entrant prend de l'eau bénite. A midi, quand la cloche sonne, tout le monde se met à genoux pour réciter l'Angelus, les passants dans les rues, les travailleurs dans les champs, etc. Le travail du dimanche était défendu, et les gendarmes vous dressaient procès-verbal s'ils vous prenaient. Églises pleines de monde le dimanche, tenue parfaite.

En Lorraine, j'ai travaillé à plusieurs reprises sur le canal du Rhône au Rhin, j'ai beaucoup connu Metz et Nancy. On était parfaitement nourri et la pension n'était pas chère : 25 sous par jour. Dans ce pays, pas de bon repas sans écrevisses de la Meuse ; tout le monde en élève dans des bassins. Il se mange beaucoup de cochons de lait, qu'on apporte rôtis sur la table, avec une pomme de terre dans la bouche.

Dans l'Allier, en 1857, j'échappai à un grand danger. Nous réparions le tablier d'un pont, mais en deux fois, c'est-à-dire que pendant qu'on réparait la moitié de droite, la moitié de gauche restait ouverte aux piétons et aux voitures. Pour aller plus vite, l'ingénieur avait fait venir les cantonniers des environs : ils étaient six. Arrive une de ces énormes voitures qu'on appelait "l'Accélééré", espèce de malle-poste. Au milieu du pont, elle verse sur les six malheureux cantonniers et les prend comme des rats dans une souricière. Vous dire ce spectacle, les cris de leurs femmes et de leurs enfants, comment ils étaient mutilés, est une chose impossible. Pas un survécut. Nous, nous n'eûmes rien, mais quel triste souvenir !

En 1860, et pendant deux ou trois ans, j'allai dans le Nord, à Valenciennes, Douai, Cambrai, etc. Les maçons de ce pays ne savent pas maçonner avec de la pierre, mais ils emploient très bien la brique. Leur déjeuner consiste en un gros morceau de pain avec un oignon, qu'ils emportent dans un sac appelé "malette". A 9 h., le chef d'atelier passe et crie : "Tabac" ; alors le travail s'arrête et tout le monde allume sa pipe. A

4h., même cérémonie, précédée d'une collation avec une tartine de beurre. Le dimanche, ils sont très proprement vêtus, vont à la messe, fument le cigare et jouent aux boules. Pays de bière, où j'ai vu des hommes de soixante ans qui n'avaient jamais bu d'eau.

Le reste de ma carrière s'est écoulé à Paris. J'étais chef d'atelier ; je gagnais de l'argent, me nourrissais à peu près et ne travaillais pas trop. C'était le bien-être après la misère, un commencement de retraite. Je la pris définitivement en 1870, rappelé dans la Creuse pour un malheur de famille.

* *
*

Et maintenant je me trouve heureux, en comparaison du temps passé. Je me porte bien pour mon âge, ce qui m'étonne, après tant de travail et de misère. Les souvenirs de mon jeune temps me reviennent ; je demande des nouvelles des maçons de la Creuse, que je n'habite plus ; je lis ce que dit la *Croix* de l'émigration, et je fais mes réflexions sur un sujet qui m'intéresse tant. J'en ai écrit quelques-unes ici, je ne sais ce qu'on en pensera.

Je songe aussi à la condition des ouvriers, à notre époque. Elle est indéfiniment meilleure que la nôtre : ils gagnent beaucoup plus d'argent et sont bien mieux logés et nourris. Cependant ils ne sont ni riches, ni heureux. Pourquoi ? Ah ! pour bien des raisons : prix élevé de toutes choses, mauvaise qualité de tout ce qu'ils consomment ; santés moins bonnes qu'autrefois, et, hélas ! je n'ose le dire... les besoins factices qu'ils se sont créés. Mais par-dessus tout, il me semble qu'ils se croient encore plus malheureux qu'ils ne sont, parce que des orateurs ambulants, ambitieux, qui veulent leur voix aux élections, leur prêchent de funestes idées de bien-être et de jalousie contre les riches.

Mais, pauvres amis, le bonheur est relatif. En travaillant beaucoup et en vivant mal, nous étions plutôt misérables que malheureux, et nous chantions tout de même, au chantier, nous autres. Le principal est de se contenter de son sort, de ne pas regarder au-dessus de soi, de tâcher de tirer des circonstances le meilleur parti possible, et quand on ne gagne que quarante sous par jour, de ne pas en dépenser quarante et un.

Une chose très importante aussi, c'est de ne pas se créer des besoins factices. Si j'avais voulu, comme j'en vois aujourd'hui, prendre beaucoup de café, boire des gouttes à toute heure de la journée, m'enivrer les dimanches soirs et les lundis, assurément je n'aurais pas fait d'économies, et je ne serais pas venu à soixante-dix-sept ans sans être malade.

FIN